



D'habitude, l'auteur présente lui-même son héros : il le met en scène, le décrit, lui attribue des qualités ou tous les défauts de la Terre ; qu'importe la technique utilisée, il fait le boulot. En ce qui me concerne, je suis tombé sur un flemmard de la pire engeance ou un trouillard qui craint tout et n'importe quoi. Du coup, je me retrouve avec le plus délicat des exercices : l'autobiographie.

À vivre avec moi-même, à longueur de journées et d'années, depuis ma plus tendre enfance, qu'est-ce que je peux bien distinguer dans mon existence ? Incroyable au goût des mortels, je la considère comme tout à fait normale, ordinaire, presque quelconque. Je ne vais pas noircir mes parents comme un adolescent contestataire ou les blanchir de tous les travers qu'ils m'ont inculqués ; ce serait d'une banalité sans bornes.

En bon Normand mitigé et prudent, je me contenterai de livrer quelques informations qui ne viennent ni de mes géniteurs, ni de moi-même, je ne fournirai que les données objectives puisées dans l'état-civil, la géographie ou le territoire qui m'ont vu déambuler au gré de mes fantaisies.

Je suis né voici un certain nombre d'années ; je n'en dirai pas davantage.

Fils unique de parents qui ne m'ont jamais déclaré, je vis sur les bords de la Manche ; mes coins de prédilection s'étalent de Dieppe à Fécamp, parfois je me promène à l'intérieur des terres et mes toquades me conduisent au-delà.

Personne ne s'étonne de me croiser ici ou là, et je permets à l'auteur si réservé de me transposer ailleurs : si les voyages forment la jeunesse, ils occuperont mon éternité.

J'ai grandi au milieu de mes tantes dont le métier est d'être fées, tantôt douces, tantôt acariâtres, selon leurs humeurs et les avantages qu'on leur réclame.

Mes cousins revêtent des allures de farfadets, gnomes et autres gobelins, capables de tout et de son contraire en fonction de la marée, du temps qu'il fait et de celui qui passe.

Partant de là, il n'est pas surprenant que je me montre lunatique, incertain, et comme aurait dit ma grand-mère : quelque peu quinteux sur les bords. Je me comporte avec inconstance, je n'en fais qu'à ma tête, mon bon vouloir, avec des variantes inattendues selon la tête du client.

D'où vient mon nom : le Nain rouge ?

Certes je ne l'ai pas reçu en baptême, puisque mes parents ne m'ont jamais aspergé ni avec l'eau des bains et douches, ni avec celle de fonts baptismaux. Toutefois, il n'est pas nécessaire d'étudier le problème pendant des lustres, il suffit de me reluquer quelques instants et la question est résolue.

Je suis haut comme trois pommes et j'ai la peau du fruit mûri dans nos vergers ; en plus, je porte en permanence le bonnet de laine rouge que les marins tricotaient autrefois dans les ports en attendant un embarquement.

Ceux qui brillent par leur imagination peuvent se rhabiller, car quand on m'aperçoit ne m'oublie pas de si tôt. Point final.

Mon caractère ? Alors là, c'est une autre histoire.

Au printemps, je parais gai comme un oisillon dès que je reluque les donzelles, emmitouflées tout l'hiver, qui découvrent d'un seul coup leurs épaules et leur gorge, puis se mettent à roucouler et à chanter des airs guillerets. Les jouvencelles, libres de leurs élans, succombent au premier regard des galants énamourés, et même si je n'en bénéficie jamais moi-même, leur spectacle m'enchanté. Les autres représentantes du beau sexe ont succombé aux dernières moissons et achèvent l'enfantement entamé dans la paille des granges. Les batifolages sous les pommiers ou les minauderies dans les haies portent leurs fruits. À se demander pourquoi le curé fête Noël en décembre, alors que les crèches se remplissent au printemps.

L'été, mon humeur revêt toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Je m'échauffe aux cris du fermier sans cesse mécontent, qui s'époumone à hue et à dia après sa bourgeoise éreintée ou ses ouvriers harassés. Je me calme au plaisir d'assister les moissonneurs en quête d'une ombre rafraîchissante, et les soutient avec entrain quand ils plantent le bouquet sur la dernière gerbe de la récolte.

Le reste de l'année me voit heureux d'un brave homme satisfait de son œuvre presque achevée, mais je fulmine quand un gueux compte sur moi pour le sortir de la panade où son imprévoyance l'a fourvoyé.

Car tel est mon métier : je ne sers à rien et je suis le plus efficace de la bande, souvent indispensable.

On me qualifie çà et là d'ingénieur des travaux finis. Je n'apparais jamais quand un chantier débute, je me tiens même à l'écart, mais je réponds aux sollicitations et viens mettre le point final à un ouvrage qui dépasse l'entendement. Comme le bon copain qui surgit à la dernière minute, en dernier recours.

Attention à ne pas dépasser les bornes : je n'interviens pas à la mesure du but visé, les petites tâches méritent mon attention et les gros boulots ne me rebutent pas, mais à celle du mérite démontré. Autrement dit, pour que je me bouge, il faut le valoir.

Si la ménagère nettoie son logis pendant que le grand-père se meurt dans la chambre d'à-côté, que la famille hypocrite défile à son chevet et que le petit piaille d'une rage de dent réelle ; aussitôt, je me porte au secours de la mère, essuie la vaisselle, range le linge et astique le parquet. Sans me montrer, sans réclamer le moindre merci, ni demander la pièce.

Quand le paysan grippe-sou et lubrique espère tout à la fois engranger le foin, trinquer avec les copains et retrousser les jupons de la bonniche, qu'il prenne garde, car j'aurais plutôt envie de l'agripper, saoul ou pas, la culotte baissée, et le plonger dans la mare boueuse qui orne sa cours et en plus de voir ses habits souillés, il entend mon rire moqueur.

---

Eh oui, j'accepte volontiers de donner le coup de main, surtout il s'avère utile et nécessaire, mais je refuse d'être pris pour une pomme, un larbin, un bouche-trou. Le méritant n'a même pas besoin de m'implorer : quand je vois sa détresse, je pointe le bout de mon nez. Si un tire-au-flanc espère se glorifier alors qu'il est incapable, je sors plutôt une farce de derrière les fagots, dont il sera victime et s'en souviendra longtemps.

D'ailleurs demandez aux anciens de la côte normande, ils ont sûrement entendu parler de moi. Quand ils étaient gamins, soit ils ont vu leur problème se solutionner par miracle, soit ils ont connu des heures difficiles et prétextaient la loi des séries. En fait, j'étais derrière tous ces phénomènes.

C'est sans doute pour cette raison que le prétendu auteur qui s'apprête à raconter mes aventures s'est défilé au lieu de me présenter. Il a eu les chocottes.

Il tente avec confiance le travail qui se révèle au-dessus de ses forces. J'y mets mon nez et il sera obligé de faire profil bas. A contrario, son éloge me paraît maladroite, il veut jouer au grand écrivain et vous époustoufler avec des histoires à dormir debout, il risque mon courroux, j'aiderai son entreprise à sombrer et son succès suivra le même chemin.

Maintenant, vous êtes aussi prévenus que lui : s'il vous parle de moi et que son encre est publiée, alors il a dit la vérité et le boulot est bouclé. Sinon, sa plume ne séchera pas et vous n'aurez pas à vous pastiller un mensonge à la mode.

Lisez tranquillement, je garde l'écrivillon à l'œil.

---